



Artillerie de campagne des Anglais dans l'Afrique Australe.

LES JACKSONIENS AU RANCART.

Enfin, voilà une affaire bâclée : je prends le sénat ; vous, vous gardez la mairie. Ça vous va-t-il ? Eh bien, topons. Du moment que nous sommes satisfaits, tout le monde doit être content. Tout cela, entre nous, bien entendu ; le public n'a rien à voir dans ces choses-là. Il est incommode, le public ; il a des prétentions ridicules ; il voudrait qu'on ne fit rien sans le consulter. Au rancart, le public !

Ainsi parlaient les deux Walter, après avoir rigolé ensemble leur petite affaire, quand quelqu'un, leur frappant sur l'épaule, leur dit brusquement : « Et moi ? qu'est-ce qui me reviendra ? est-ce que je compte pour rien dans toutes vos petites manigances ? Est-ce que je n'aurais pas mon petit mot à dire dans l'affaire de la mairie de la Nouvelle-Orléans ?

Légerement interloqués, ils se retournèrent.

« Tiens, c'est ce misérable Démocrite, fit Walter D. Encore un dont il faut nous débarrasser à tout prix ! — Passez votre chemin mon brave homme ; il n'y a rien pour vous. Nous avons tout réglé entre nous, Walter F. et moi. Repassez un autre jour. Pour le moment, rien à faire pour vous ici.

« Ah !... Et vous croyez que les choses vont se passer de la sorte, et que le public ne protestera pas, ne se révélera pas ? On voit bien que vous ne le connaissez pas, le public ; il ne se laissera pas mener par le nez, et il vous fera tantôt passer un vilain quart d'heure.

Et voilà comment a commencé la campagne actuelle, qui a déjà passablement tourné à la confusion des deux Walter, et qui leur promet de bien autres mésaventures d'ici à quelques jours. Juste retour des choses d'ici-bas. Ils n'ont pas voulu, tout d'abord, de la population ; la population ne veut plus d'eux aujourd'hui. Il leur faut pourtant bien passer par ses mains, d'ici à huit jours. Pas moyen de lui échapper, et c'est alors qu'elle leur infligera la jolie petite correction qu'ils méritent. Dans un pays de suffrage universel comme celui-ci, conçoit-on l'outrecuidance de ces messieurs ! Cela frise la folie. Ce n'est ni un sénat ni la mairie qu'il faudrait les envoyer, mais aux petites maisons.

Et ils ont le front de prétendre nous gouverner, malgré nous, quand ils proviennent, à chaque instant, qu'ils ne savent pas se gouverner eux-mêmes. Voilà pourtant les gens qui ont en l'impudence de vouloir mettre la population au rancart. Au rancart, vous-mêmes, pauvre malheureux que vous êtes, et estimez-vous fort heureux d'en être quittes à si bon marché !

Les Jobards Jacksoniens.

Il faut avouer que les Jacksoniens ont de fameux jobards pour plaider leur cause.

L'un de ces jobards, un nommé Norman Walker, du Times Democrat, a été un sujet de risée hier soir au meeting démocratique du 14<sup>me</sup> ward. M. Saunders en a parlé pour faire ressortir l'absurde campagne que mènent les Jacksoniens.

Le Times-Democrat a été très fort parce que des orateurs des paroisses rurales de la Louisiane ont ici défendant la Démocratie contre les ridicules attaques du Jacksonisme ; et ce Walker vient de publier dans le Post de New York, sous sa signature, une lettre dans laquelle il sollicite l'appui de la feuille new-yorkaise en faveur des Jacks.

On n'est pas plus irrationnel. Un autre jobard, légèrement teinté de socialisme, est le nommé F. L. Adams, qui, au Smoker de la rue du Camp samedi soir, et au meeting du 4<sup>me</sup> Ward hier soir, a fait preuve d'un critérisme lamentable.

Adams a toutes les audaces, celle surtout de parler de choses qu'il ne sait pas et d'hommes qu'il connaît encore moins. Adams est ce qu'on appelle un orateur poitrinaire ; il ne survivra pas à la campagne Jacksonienne. Le 8 novembre il ne restera de lui qu'un souvenir, et un souvenir d'une désagréable évocation pour les gens qu'il aura aidés à tuer politiquement.

LA DÉBAÛLE DU JACKSONISME.

C'en est une, en effet, et des plus complètes, des plus lamentables. Battus à plate couture, entraînés misérablement à la dérive par le tout-puissant courant démocratique, ils cherchent en vain la planche qui pourrait les sauver du naufrage, ils ne peuvent l'atteindre ni même l'apercevoir, car elle n'existe pas ; elle l'ont laissée s'échapper. Ils en sont réduits à se jeter aux pieds des électeurs, à leur demander grâce, à faire leur mea culpa devant le public.

On se rappelle qu'il y a quelques temps les électriciens et les conducteurs de chars de russes avaient demandé un conseil de ville la permission de placer sur les deux plateformes de leurs chars un strapontin, afin qu'ils pussent s'asseoir de temps en temps, pour se reposer de leurs fatigues. La demande avait été accordée par le conseil ; mais quand l'ordonnance fut transmise au maire Flower, celui-ci la frappa brutalement de son veto. On suppose bien que cet acte du

maire avait légèrement indisposé les employés de chemins de fer qui avaient juré de ne pas voter en faveur du ticket dont M. Flower tient la tête.

Il y a deux jours, dans une petite fête donnée aux électriciens et aux conducteurs, un des chefs du Jacksonisme, un des principaux candidats qui sent le terrain fait sous ses pas et ne sait plus à quel saint se vouer, a en le triste courage d'avouer platement et basement la faute commise par son chef et son ami. Il a promis aux employés de revenir sur le veto ; ils n'avaient, leur a-t-il dit, qu'à en faire la demande officiellement et on leur accorderait tout ce qu'ils demanderaient.

Par malheur pour les partisans de M. Flower, les électriciens et les conducteurs sont des hommes intelligents et bien élevés. Une pareille platitude était bien faite pour les écœurer, pour leur faire comprendre à quel degré de petitesse, de bassesse même, peuvent en arriver les méchants de places publiques. Comment se fier à de pareils gens, qui n'ont pas le moindre sentiment de la dignité humaine, et sont prêts à se soumettre eux-mêmes pour se faire pardonner leurs sottises et leurs fautes ? M. Flower et consorts en seront pour leurs frais de honneur. Ils n'auront même pas la voix de ceux devant qui ils se sont si basement humiliés.

Mort de Mlle Marie de Münster.

Le prince Münster-Dernebourg, ambassadeur d'Allemagne en France, vient d'être frappé par un deuil aussi cruel qu'imprévu. Sa fille, la comtesse Marie de Münster, est morte ces jours derniers, à Berlin.

Souffrante depuis quelque temps déjà, la comtesse Marie de Münster avait subi à Paris, au mois de juillet dernier, une grave opération ; mais elle n'avait pas tardé à se rétablir complètement, et rien ne pouvait faire prévoir sa fin.

C'est au moment où elle s'appretait à rentrer à Paris avec son père — qui y était attendu — que la comtesse Marie de Münster a été terrassée par un mal subit, et emportée.

Sa mort laissera inconsolable l'ambassadeur d'Allemagne, qui n'avait jamais voulu quitter et à qui sa vie entière fut consacrée. D'une grande distinction, d'un esprit très cultivé, la comtesse Münster avait su se faire aimer de tous par sa bonté et son inéprouvable charité. Amie intime de l'impératrice Frédéric, elle fut, on s'en souvient, l'exécuteur testamentaire du testament de la duchesse de Galliera, en ce qui concerne la legs fait par celle-ci à Sa Majesté Impériale.

La comtesse Marie de Münster ne cachait pas ses sympathies pour la France et, en maintes circonstances, elle contribua avec son père à améliorer les relations entre l'Allemagne et la France. La nouvelle de sa mort a causé une profonde affliction parmi tous les membres de l'ambassade et dans la colonie allemande.

Des qu'ils en ont été avisés, le Président de la République et M. Delcassé, ministre des affaires étrangères, ont fait parvenir par dépêche au prince Münster-Dernebourg, à Berlin, l'expression de leurs condoléances.

Le lancement d'un sous-marin français.

Le Narval, qui a été lancé récemment, est le premier spécimen d'une classe de sous-marins qu'on a appelé torpilleurs submersibles, parce qu'ils sont destinés à naviguer à la surface, à peu près comme des torpilleurs ordinaires, et à s'immerger au moment voulu, de façon à se soustraire à la vue de l'ennemi et à lancer leurs torpilles.

Les plans de ce type de navire sont dus à M. Laubert, ingénieur de la marine à Cherbourg, qui a été chargé de diriger la construction du Narval. L'ordre de mise en chantier date du 1<sup>er</sup> juin 1898, les travaux ont commencé en novembre, le lancement a lieu ces derniers jours.

Voici quelle est la genèse de cette nouvelle conception du sous-marin. Dans l'état actuel de l'industrie électrique, il n'est pas possible d'avoir des accumulateurs suffisants pour donner aux sous-marins un rayon d'action étendu. On sait, en effet, que les accumulateurs sont des instruments forts lourds. Il faudrait donc des poids énormes et excessifs d'accumulateurs pour avoir des sous-marins électriques ayant un grand rayon d'action. Aussi les sous-marins nus par l'électricité, ne peuvent-ils être que des engins de défense, ne pouvant pas trop s'éloigner des côtes.

Pour avoir des sous-marins d'offensive, capables d'aller semer la terreur dans des ports ennemis, il fallait recourir à deux modes de propulsion : un pour la navigation à la surface ; l'autre pour la navigation en plongée.

C'est ce qu'a réalisé M. Laubert sur le Narval. Le premier mode de propulsion est une machine à vapeur — sur le Holland, des Etats-Unis, construit d'après les mêmes idées, le moteur de navigation à la surface est une machine à gaz. Quant au second mode de propulsion, il est constitué par un moteur électrique actionné par des accumulateurs, mais bien réduits d'importance par rapport aux sous-marins purement électriques.

Dans ces conditions, le Narval pourra franchir à la surface : 225 milles à la vitesse maxima de 12 nœuds ; 550 milles à la vitesse de 8 nœuds (soit 130 milles de plus que la distance de Toulon à Alger). En plongée, il pourra faire 22 milles à 7 nœuds et demi ; 55 milles à 5 nœuds.

Enfin, détail important, il pourra recharger en route ses accumulateurs, puisque son moteur électrique pourra être actionné par une machine à vapeur. Il sera donc à même d'opérer ainsi une nouvelle plongée, si besoin était. Le Narval a 34 mètres de longueur, sur 3 mètres 75 de largeur. A la surface, il pèsera 110

tonnes ; en plongée, par suite de l'eau embarquée, il pèsera 200 tonnes. Son armement se composera de quatre appareils, lance-torpilles du système Drzewicki. Ce petit bâtiment sera conduit par deux officiers et neuf hommes d'équipage. Les essais commenceront en novembre. Nous ne tarderons donc pas à savoir ce que vaut, au point de vue pratique, le navire si intéressant de M. Laubert. Et, du fond du cœur, nous lui souhaitons bonne chance.

AMUSEMENTS.

THEATRE TULANE.

Le Grand Frédéric.

Ce n'est pas une petite entreprise que de mettre en scène un personnage comme le Grand Frédéric, à la fois grand capitaine, grand philosophe, grand politique ; d'aucuns même diraient grand poète. C'est là une dernière qualification devant laquelle nous reculons.

Contentons-nous de dire que c'est un homme d'exception d'esprit, capable de tout, même de faire des vers assez métriques. Mais sa qualité de vérificateur mise de côté, c'était un homme supérieur, à peu près en tout genre. Il faut qu'un acteur ait bien de l'audace pour s'attaquer à un pareil personnage ; il faut qu'il ait bien du talent pour ne pas se trouver écrasé sous le poids d'un pareil rôle.

M. Morrison s'en est tiré à merveille. Ce n'est pas la première fois que nous le voyons se lancer, à corps perdu, dans le grand répertoire ; nous nous souvenons de l'avoir vu brillamment figurer dans le rôle terrible de Méphistophélès, avec une très rare habileté, avec un succès complet.

La troupe qui l'entoure est bien composée, d'artistes qui ont de la valeur, du sentiment artistique et qui n'ont pas dédaigné d'étudier les figures historiques qu'ils ont à reproduire en scène. Mais quel que soit leur talent, ils sont nécessairement relégués au second plan par M. Morrison qui accapare toutes les attentions. M. Morrison assure une grande semaine au Tulane.

GRAND OPERA HOUSE.

Dimanche, à 2 heures de l'après-midi, il y avait foule au Grand Opera House. La troupe Baldwin-Melville y donnait la première de Tribly, et remportait un franc et loyal succès dans la pièce qui est restée le chef-d'œuvre de Du Maurier. Tous ceux qui fréquentent les théâtres connaissent Tribly. C'est la reproduction de scènes qui se passent à Paris, dans le quartier Latin, le quartier des étudiants.

Le rôle de Svengali est resté célèbre. Il fallait un artiste de talent pour entrer dans la peau de cet étrange personnage. M. Wm. Farnum s'y est montré très habile.

La pièce est excellente par elle-même, mais le talent de M. Farnum en a doublé le succès. Nous en dirons autant de Miss Lyon qui a joué le rôle de Tribly avec beaucoup de charme. C'est une très jolie oration qui place définitivement Miss Lyon au rang des étoiles de première grandeur.

Nous ne pouvons que féliciter M. Keogh (Zouzou) et Mordant (Dodor) de leur succès.

Tribly, grâce à la troupe, maintiendra toute la semaine, une salle pleine.

CRESCENT THEATRE.

Les Trois Mousquetaires.

Encore une pièce à moitié romantique, à moitié historique. En réalité, les personnages ont existé — D'Artagnan surtout. C'est M. Glazier, un artiste peu connu ici, qui joue ce rôle ; il l'a interprété avec beaucoup de feu. La tâche lui était d'autant plus difficile que nous avons eu déjà plus d'un D'Artagnan de valeur. M. Glazier a mené sagement lutté gaillardement et

tous ces souvenirs, mais il les a dépassés. C'est un superbe Gascon, et il y avait dans la salle passablement de spectateurs qui s'y connaissent, étant eux-mêmes du pays.

M. John P. Barrett fait un excellent cardinal Richelieu, et miss Vail de Vernon a donné un cachet tout particulier au personnage Lady de Winter. Miss Vail de Vernon a fait la conquête de son public dès la première représentation, et il en a été de même, hier soir.

Voilà une belle semaine qui commence pour le Crescent.

MOTS POUR RIRE.

Un chasseur des plus maladroits et qui compte déjà pas mal d'accidents à son actif se dispose à partir pour la chasse. Son chien ne cesse de témoigner sa joie en sautant autour de lui et en lui faisant toutes sortes de caresses.

— Pauvre bête, murmure un ami, c'est son « Morituri te salutant ! »

Gavroche voit passer une très grosse dame barée comme une chasse, au visage couvert d'une épaisse couche de poudre, et présentement coiffée d'un chapeau à plumes et à rubans multicolores.

— Ah ! mince ! s'écrie-t-il. Si ma dame n'a pas été primée au dernier concours de façades, c'est une rude injustice !

Margoulin ne cesse de se plaindre d'avoir un très mauvais estomac.

Et il en donne cet exemple : — J'ai eu l'imprudence d'assister dernièrement à un banquet de charpentiers, et je n'ai pas pu digérer le canard aux... solives !

semble à l'église. Dans l'assistance se trouvait le secrétaire d'état Hay, le sous-directeur général des Postes Heath, l'adjutant général Corbin, le général Fitzhugh Lee et de nombreux amis du défunt.

Les porteurs étaient le général J. M. Wilson, chef du génie, le juge-avocat général Lieber, le général A. W. Greely, chef du service des signaux, et les généraux Frank, Ruggles et Bernard.

Le règlement des réclamations, à Samoa.

Pressé Associés. New York, 30 octobre. — Une dépêche spéciale de Washington au « Herald » dit que les négociations commencées par les trois gouvernements signataires du traité de Berlin marchent d'une façon satisfaisante, en vue du règlement des réclamations de Samea. On ne peut encore savoir quel sera le vrai caractère de ce règlement, mais on peut affirmer sans bonne autorité que le président ne veut s'engager en aucune façon à contribuer, pour une part égale, avec l'Allemagne et la Grande-Bretagne, au paiement de ces indemnités.

On dit, ici, que si les Américains ont occasionné des dommages, ils y ont été forcés par la conduite des officiers allemands qui excitaient les natifs à la révolte.

Les réclamations des américains et des natifs sont de peu d'importance, quand on les compare à celles des sujets allemands et de la Grande-Bretagne.

Cette égalité dans les charges qui résultent des troubles samoïens serait manifestement injuste. Il est probable que la commission ne sera pas chargée de régler ces réclamations.

Les trois gouvernements régleront cette affaire eux-mêmes.

L'ABELLE

— DE LA — NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

DEPECHE

TELEGRAPHIQUES

LES FUNERAILLES

GENERAL HENRY.

Washington, 30 octobre. — Le général Guy V. Henry a été inhumé avec les honneurs militaires aujourd'hui au cimetière d'Arlington. Son tombeau est près du Temple de la Renommée, en vue de celui de son ancien commandant, le général Crook.

Le Président, le secrétaire de la guerre et d'autres membres du cabinet ont assisté aux cérémonies à l'église et au cimetière. L'escorte militaire comprenait une batterie d'artillerie, l'escadron I du troisième régiment de cavalerie de Fort Myer, qu'avait autrefois commandé le défunt, des hommes de la garnison du général, une association de vétérans de couleur comprenant de nombreux anciens soldats du dixième régiment de cavalerie ayant servi dans l'ouest sous les ordres de Henry.

L'église St-Jean, où le service religieux a été célébré, était foulée. Le chœur était rempli de fleurs. On remarquait une grande couronne blanche envoyée de la Maison Blanche. Le Président et le secrétaire Root sont arrivés en

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

DETRESSE MATERNELLE.

PAR HENRI GERMAIN.

DEUXIEME PARTIE.

VII

OBSTACLES.

Suite.

Un homme bien respectable qu'habite ici depuis quelques années avec son neveu.

— Ah que dit le jeune homme étonné, son neveu ?

— C'est-y pas un brun, beau garçon, pas très grand ?

— C'est ça même, que je fais. Alors, il a paru réfléchir un instant, et tout d'un coup il m'a dit :

— Non, non, tout de même ça ne doit pas être lui, je me suis trompé.

C'est égal, si ce M. Bonod s'était trouvé là, je l'aurais vu puisque j'y étais ; peut-être qu'il m'aurait renseigné sur ce que je voulais savoir ?

— C'est pas difficile, que je lui ai répondu, vous n'avez qu'à venir demain matin, M. Bonod y sera pour sûr.

Alors, il m'a dit : non, c'est inutile, merci, madame. Et puis il est parti, l'air en colère, contrarié tout à fait.

— C'est étrange !... laisse échapper Dufresne, malgré lui, tout entier aux pensées nouvelles qu'il suivait depuis un instant.

Et ses soupçons, maintenant éveillés, le désir de les fixer davantage, de connaître, s'il le pouvait, celui qui ne devait être qu'un nouvel ennemi, il demanda, l'air intéressé :

— Comment était cet homme ? — Petit, assez maigre.

— Ah !... blond ou brun ? — Blond, des taches de rousseur sur la figure, et puis l'air fatigué... fatigué comme quelqu'un qui ne s'est pas couché la

veille, quoi ! — L'accent parisien n'est-ce pas ?

— Oui, un peu traînant, comme les gamins des faubourgs, les petits apprentis.

— Bon, je vous remercie, madame, ce n'était décidément pas pour moi, déclara très tranquillement Dufresne, dont pourtant la conviction était faite à présent.

Je ne connais pas de ces gens-là !

Allons, merci encore ! Sur ces mots, le misérable Fournard sortit de la loge et monta lentement l'escalier qui conduisait à son logement, impassible en apparence.

Mais une fois rentré chez lui, l'expression placide de sa physionomie disparut tout à coup, pour faire place à une manifestation de contrariété des plus vives.

Celui qui l'avait demandé le jour même, il le connaissait, il le devinait ; et, d'ailleurs, le signalement donné par la concierge, bien que très vague, le lui indiquait suffisamment.

C'était la Panthère, son ex-complice et associé ; la Panthère qui possédait, par la visite de M. Jacques, rue de l'Arbre Sec, quelques indices sur l'affaire de Presles.

Comment le jeune escarpe sa-créfié, renié par le Fournard avait-il retrouvé ses traces ?... C'était là une question impos-

sible à résoudre pour le moment, mais qui ne laissait pas de l'inquiéter l'ex-homme d'affaires.

Fallait-il voir là simplement un coup de hasard, ou le résultat de recherches patientes ?

La Panthère était un sournois, d'esprit plus subtil que Monseigneur du Surin.

Allait-il aussi vouloir exercer des revendications, demander sa part du gâteau, sous peine de dénonciation peut-être ; c'est que, ma foi, il en savait trop... et c'était un bavard dangereux !

Comment et où le trouver, le réduire au silence ; ou bien quel moyen employer pour dépister ses recherches compromettantes ?

Dufresne se sentait dans une impasse dont il lui serait difficile de s'échapper.

La Panthère, la police, la Borge : autant de points menaçants à l'horizon que, quelques jours plus tôt, le misérable escroc voyait tout rose et doré.

Il était urgent de prendre sur l'heure certaines résolutions. La première qui vint à l'esprit du Fournard fut l'idée de transporter son domicile ailleurs, et au plus vite, mais il fallait le faire adroitement, sans avoir l'air de fuir ni même de déménager.

Après tout, cette précaution ne lui coûterait pas le diable et, fort heureusement, il s'était constitué, lors de son premier voyage, une réserve suffisante

pour parer aux événements pressants et vivre pendant quelques mois.

En moins d'une heure, il fit ses préparatifs de départ, embla dans sa valise son modeste trousseau, ses effets et ses papiers et redescendit.

— Je pars en voyage, dit-il à la concierge, j'ai à liquider des affaires de succession à Nantes ; je ne serai pas de retour avant deux ou trois semaines, au plus tôt.

— Comment déjà monsieur ?

— Oui, s'il venait des lettres pour moi, vous aurez l'obligeance de les renvoyer à la grande poste restante, d'où je me les ferai adresser, car je vais être obligé de me rendre dans deux ou trois villes différentes ; j'ai de la famille un peu partout.

— Bien, monsieur.

— Ah ! tenez, continua Dufresne avec un air de confiance qui impressionna favorablement la concierge ; je vais vous laisser mes clefs.

Si, par hasard, mon neveu venait à Paris, vous pourriez le lui donner sans inconvénient.

Ces dernières paroles firent sourire secrètement leur auteur, car en même temps qu'il le congédiait, l'idée lui vint que le logis pourrait bien devenir une souricière pour du Surin.

— Parfaitement, monsieur Bonod, je les lui donnerai.

Ensuite Dufresne prit dans son porte-monnaie une pièce de

2 francs, la glissa aimablement dans la main de la bonne femme et ajouta comme négligemment :

— Vous savez, s'il venait encore de ces espèces de gens sans aveu, comme celui d'aujourd'hui, dites simplement que je n'habite plus ici.

Ce sont des malheureux créoligionnaires qui s'autorisent trop souvent de mes fonctions de pasteur, et de ma réputation charitable, pour venir solliciter des secours que ma modeste fortune ne me permet pas toujours de leur donner, hélas !

Et puis, entre nous, c'est quelquefois mauvais, voyez-vous, car ça les encourage à ne pas travailler.

— Bien, monsieur Bonod, je dirai ce que vous voudrez c'est entendu.

Au revoir, monsieur, et bon voyage !

— Merci bien, madame. Et le rusé coquin s'éloigna par le faubourg Montmartré qu'il descendit jusqu'aux grands boulevards.

La, seulement, il prit un fiacre après avoir jeté autour de lui un regard investigateur, puis il donna à son cocher cette adresse vague :

— Rue du Commerce, à Grenelle !

Vous vous arrêterez près de la rue du Théâtre.

— Bon, grommela l'automédon ; en voilà une vraie course ! Une demi-heure plus tard, il déposait son client à l'endroit

indiqué Dufresne paya largement, et s'éloigna, portant sa valise.

Il marcha ainsi pendant cinq cents pas environ, le nez en l'air, à la recherche d'un hôtel qui lui conviendrait.

Et bientôt, il entra au No 197, hôtel de la Côte-d'Or, où il leua sur-le-champ, une chambre au premier étage, pour la modique somme de six francs par semaine.

Il dut songer ensuite à son dîner, mais, fatigué par son voyage au Roc, par les allées et venues que lui causaient les événements récents, et aussi par les émotions éprouvées, il s'arrêta dans le premier bouillon où il se remangea en un quart d'heure remonta sa couche.

Le lendemain, dès le matin, il sortit pour se rendre à pied de l'Arbre-Sec.

Il avait réfléchi qu'il valait mieux tout liquider de ce côté, et affirmer aussitôt qu'il habitait à présent la province.

C'était dérouter, momentanément au moins, les recherches qu'on pourrait entreprendre dans ce quartier.

En arrivant rue de Rivoli, à proximité de son ancienne demeure, il inspecta les environs d'un regard circulaire, ne vit rien de suspect et tourna très vite le coin de la rue de l'Arbre-Sec.

Puis, sans s'arrêter un instant il pénétra sous la porte cochère